L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS JEUDI MATIN, 8 NOVEMBRE 1883. 57me Année

Dufour, Bonnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La., Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

JEUDI, 8 NOVEMBRE 1883.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On abonne aussi, à la semaine, avec les paquets.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

Renferme deux feuilles.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilles.

Supplément de L'ABEILLE

Voir le supplément de l'ABEILLE pour les annonces de ventes de propriétés par le collecteur de taxes d'Etat.

FRANCE.

Une dépêche arrivée, avant-hier, de France, annonçait qu'après la grande discussion qui a eu lieu, à la Chambre des Députés, sur l'expédition du Tonkin, et à la suite de laquelle le gouvernement a obtenu, une fois de plus, une forte majorité en sa faveur, des ordres ont été envoyés à l'amiral-commandant Courbet, de pousser énergiquement les opérations, pour forcer la Chine à montrer la ligne de conduite qu'elle a l'intention de suivre, afin, ajoute la même dépêche, que la France puisse prendre une décision finale.

Le fait est donc bien certain—la République Française ne s'est pas engagée, par étourderie, dans une aventure d'où elle chercherait ensuite à se retirer par une faiblesse. Un traité, celui de 1874, lui donnait le protectorat sur le Tonkin et sur l'Annam. Le traité a été violé, elle est décidée à le faire respecter, et le cabinet qui a formulé nettement cette résolution, reçoit la haute approbation des représentants de la nation.

Ce n'est pas la première fois que la France républicaine nous fait assister à un pareil spectacle. Il en a été de même dans l'affaire de Tunisie qui, elle aussi, lui a suscité à peu près les mêmes embarras, et qu'elle a su terminer à son honneur.

Elle s'affirme au dehors, elle a une politique étrangère, une politique coloniale, qu'elle poursuit avec une constance et une dignité dont on ne la croyait pas capable, ailleurs, et qu'on ne peut pas, ou qu'on ne veut pas comprendre ici.

Toutes les grandes nations, comme disait dernièrement le chef du ministère se font une part dans les régions inexplorées, pourquoi la France n'en ferait-elle pas autant?

Elle a foi en elle-même; elle croit non seulement à son présent, mais à son avenir, et, tout à la fois, forte et fière de la stabilité qu'elle prend, elle songe aux générations futures, elle leur prépare de vastes champs nouveaux où elles puissent exercer leur activité.

Elle n'est plus la révolution qui passe comme un sanglant météore, en semant la terreur autour d'elle; elle est un gouvernement d'ordre, et elle entend le maintenir chez elle; elle veut se gouverner; elle se gouverne, suivant les règles, suivant les principes adoptés par les nations puissantes et libres

Elle peut avoir ses défauts, ses faiblesses; qui donc n'en a pas? mais elle sait contenir, elle sait protéger, dans son sein, de puissants éléments de conservation, tout aussi bien que les peuples qui vivent sous des formes gouvernementales consacrées par le temps. La routine l'habitude ou tradition, s'il l'ont veut, ont leurs droits que nous reconnaissons, qui méritent nos respects et à qui nous les accordons, sans détour; mais la nouveauté, le progrès ont aussi les leurs, que nous ne pouvons méconnaître. Toute la question est que sous prétexte de liberté, de progrès, comme nous venons de le dire, les grands principes sur lesquels reposent les sociétés humaines, ne soient pas violés; et jusqu'ici, à part quelques fautes passagères, dont presque tous les autres gouvernements se sont seuls coupables avant elle, autant qu'elle et, souvent, plus qu'elle, nous ne voyons pas que la France républicaine mérite les haines et les malédictions des honnêtes gens.

Et voilà pourquoi elle se conquiert peu à peu, sinon les sympathies, au moins la haute considération des pays qui l'entourent; voilà pourquoi elle a pénétré, peu à peu, dans le concert des nations européennes et s'y est fait une place, à elle.

Ce n'est pas nous, assurément, qui lui jetterons la première pierre. N'avons-nous pas la même faute originelle? Ne sommes-nous pas, nous aussi, entachés de républicanisme?

Un nouveau souffle traverse le monde; un nouvel esprit l'anime. Qu'y faire? Barrerons-nous le passage à cette marée montante? Arrêterons-nous ce soleil dans sa marche?

Missionaire de l'idée, du progrès, depuis des siècles, c'est encore une mission que la France a à remplir de nos jours et elle la remplira, nous en avons la conviction. La tâche qu'elle s'est imposée est difficile: mille intérêts divers sont engagés contr'elle; il lui faut une sagesse, une prudence, une prévoyance extraordinaires pour mener à bien son entreprise. Qu'elle ait des ennemis, nul n'en doute. Que d'aspirations ne gêne-t-elle pas? A combien d'ambitions séculaires, à combien de cupidités dangereuses ne met-elle pas des entraves?

Néanmoins, elle a sa place marquée, nécessaire, en Europe; elle est indispensable à l'équilibre général du vieux monde. Elle y joue un rôle modérateur dont elle seule a la compréhension, et que, seule, elle sait remplir convenablement. Tour à tour, les différentes nations ont recours à elle, soit pour les défendre contre l'oppression, soit pour les aider dans la poursuite de leurs désirs légitimes, et c'est là sa force.

Les conquêtes, fruit de l'ambition et de la violence, elle y a renoncé depuis longtemps, tout le monde le sait; ou, si elle en rêve encore quelqu'une, elle est toute pacifique. Elle veut tout simplement développer son commerce à l'extérieur, c'est son droit; elle veut étendre sa loi à la civilisation; c'est son devoir.

Là où les autres ne cherchent qu'à introduire, à coups de canon, leurs ballots de marchandises, leurs cotonnades, leur opium, et autres poisons, elle voit des peuples à relever, de grandes institutions à établir. Qui lui en ferait un reproche?

Tout naturellement, elle a des jaloux qui cherchent à entraver sa marche, des ennemis qui épient ses moindres fautes, des voisins qui voudraient se débarrasser d'elle, mais elle est peut-être entourée de plus d'amitiés, de plus de sympathies cons-

tes que ne le pensent certaines gens, et elle trouve là un appui latent, dont l'existence n'échappe pas entièrement à ceux qui lui font une guerre sourde. Il lui faut donc, avant tout, se fournir aucun prétexte aux attaques de ses adversaires, ni fraiser aucune des sympathies qui lui sont acquises; il lui faut, jusqu'à ce qu'elle ait recouvré toutes ses forces, éviter, autant que le lui permettra l'honneur, les dangers qui l'environnent, les chausse-trappes semées de toutes parts autour d'elle; il lui faut aller droit son chemin, rester constamment dans l'équité, dans la vérité, dans la justice, s'abstenir de toute propagande inopportune, ne laisser paraître au-dehors aucune velléité de conquête, ne revendiquer que ce qui lui est bien évidemment, bien légitimement dû, et le saoche est à elle.

Voici quelques passages d'un article du *Times-Democrat* d'hier:

Les ennemis de l'administration peuvent se féliciter de la première victoire de la campagne électorale. La guerre qu'ils ont faite au gouverneur McEnery, guerre au cours de laquelle ils ont attaqué la validité et prophétisé la république de ses contraintes relatifs aux levées, s, enfin, en un résultat pratique. On nous a communiqué, hier, une nouvelle authentique: le matériel pour la construction de le levée "Opossum Fork", dans l'Arkansas, a été annulé. Les adjudicataires de l'Arkansas ont donné pour raison qu'ils ne peuvent risquer leur partie des fonds nécessaires sur des promesses hasardées quant au reste.

.....Les ingénieurs ont déjà démontré que le "Possum Fork levee" est, pour la Louisiane, d'une plus grande importance qu'aucune autre levée de fleuve; que plus de soixante pour cent de l'inondation qui, tous les ans, désole le Nord-Est de notre Etat, passe par cette ouvrage. Nous savons tous que l'eau qui inonde les terres de Macon, de Tensas, du Boeuf et de Bartholomy se concentre, plus tard, dans le Ouachita et, de là, se précipitant dans l'Atchafalaya, continue son oeuvre de destruction dans la région de Lafourche et dans celle des Attakapas.

.....Le triomphe qu'a obtenu l'opposition en faisant annuler le contrat nuire pas au gouverneur McEnery, mais nous demandons aux paroisses Carroll, Tensas, Madison, Concordia, Morehouse, Ouachita, Franklin, Richland, Pointe Coupée, Avoyelles, Lafourche, Terrebonne, Ste-Marie et Iberie d'en considérer les conséquences.

On se plaint des grèves qui se renouvellent trop souvent dans les grandes usines; nous sommes persuadés, dit un journal du Nord, qu'il régnerait un meilleur accord entre les ouvriers et les patrons, si ces derniers se préoccupaient plus du bien-être de ceux qu'ils emploient. Une fois qu'ils ont payé aux ouvriers le salaire qu'ils leur doivent, ils ne songent nullement à ce que devient l'argent entre les mains de ces derniers.

Qu'il aille grossir la caisse des banques d'épargne ou celle des cafés et des salons de bière, peu leur importe. Bien rarement, ils cherchent à savoir comment vit le travailleur et s'il existe quelque confort dans son intérieur, si le quartier qu'il habite est sain ou non, s'il n'y a pas, dans les environs, quelque établissement devant exercer sur sa vie une funeste influence. C'est, de la part du patron, un tort dont il est la première victime. Il y aurait beaucoup moins de grèves, beaucoup plus de bons travailleurs, si les patrons se rappelaient que les ouvriers sont des hommes comme eux, qui ont besoin que l'on s'occupe de leur sort, qu'on leur témoigne de la sympathie, de l'intérêt. C'est par milliers que l'on compte les ouvriers qui ne vivent, comme ils le devraient, ni au point de vue du confort, ni au point de vue de la salubrité, ni au point de vue de la morale.

Il faut que les patrons se fassent un devoir de leur procurer un intérieur agréable, des salles de lecture, des bibliothèques gratuites. Ils en profiteront eux-mêmes plus que leurs employés.

C'était à l'époque où commençaient à se développer les railroads dans le Missouri; un monsieur, de six pieds de haut, à l'mil menaçant, se présente dans une station de chemin de fer, tire dix actions de sa poche et demande au chef de lui payer ses dividendes; ce n'est pas mon affaire, dit l'employé.—Est-ce que les actionnaires n'ont pas essayé de toucher leurs dividendes?—S'ils l'ont fait, il est probable qu'ils n'ont rien touché. Mais ces actions-ci doivent rapporter 10 pour cent; en voici pour $1000. Cela représente $100. Je les ai depuis trois mois, cela me fait $25. Payez-moi, je vous prie.—Encore une fois, ce n'est pas mon affaire; allez réclamer à St-Louis.—C'est trop loin; je veux être payé ici. Donnez-moi mon dividende—et cette phrase était accompagnée de l'apparition d'un revolver, que l'étranger brandissait d'une façon très-peu rassurante. L'employé ne mit pas deux minutes à lui compter son argent. L'étranger empocha et se retira en disant qu'il ne comprenait pas que l'on prît des actions qui ne daissent rapporter que 10 pour cent; encore moins, qu'on laissât s'accumuler les dividendes.

C'est le seul dividende qui ait été payé, pendant plus de treize ans, par cette compagnie, et le malheureux employé, à $40 par mois, n'a jamais été remboursé de la somme qu'il avait donnée par force.

Ceux qui se livrent à l'élevage des abeilles, dans les Etats du Nord, estiment la valeur de leur récolte par le nombre de boîtes ou de livres qu'ils font. Il n'en est pas de même en Floride: le miel s'y recueille en barils, et il s'y fait d'excellentes affaires dans ce genre de commerce.

Dans les environs de New Smyrna, Floride, les fermiers qui possèdent des ruches sont les plus heureux des hommes. On cite un M. Olaf Oleson qui a extrait 40 barils de miel de choix et a été forcé d'arrêter, faute de barils. Il a été obligé de mettre le reste dans des vases contenant une livre.

Si le miel rapporte autant en Floride, pourquoi donc négligé-t-on cette industrie, en Louisiane, dont le climat est le même que celui de l'Etat?

Il paraît que la race des moineaux fait des ravages en Australie, comme partout ailleurs. Il y a quelques années on les avait introduits dans le pays; leur arrivée avait été accueillie avec enthousiasme; on espérait qu'ils détruiraient les insectes qui infestent le pays—mais ils se sont multipliés si rapidement, qu'ils ont dévoré les graines, le blé, les fruits. En dix jours ils ont détruit, en un endroit, une tonne et demie de raisins.

Le gouvernement du Sud de l'Australie vient d'accorder une prime de douze cents à quiconque aura tué une douzaine de moineaux.

L'American Manufacturer, de la semaine dernière, dit:

Il ne se passe, pour ainsi dire, pas de jour que l'on n'entende parler d'empoisonnement produit par l'usage du boeuf, des légumes, conservés dans des boîtes de ferblanc ou d'étain. C'est là un fait grave qui mérite d'attirer l'attention de nos hommes publics; il faut apporter remède au mal, le plus tôt possible. Le meilleur serait de fabriquer nous-mêmes notre ferblanc et notre étain.

La semaine dernière, *The Iron Age*, seule revue industrielle américaine, s'en prenait dévérement aux importateurs qui vendaient de ferblanc de mauvaise qualité.

Dr. Mckenzie éminemment, de St Louis dit: "Le Coldene Liquid Beef Tonic est un extrait de bœuf très agréable et surtout très utile lorsque des tonigues sont requis, et tends qu'on le tolère alors que d'autres formes de nourriture sont repoussées. Pour la Dyspepsie, les fièvres Algides, des Marais, Typhoïde, et toutes les maladies qui causent dépérissement, son usage est des plus sûrs agents. Nous l'avons prescrit avec succès." J. H. Leake, M. D.; G. F. Cooper, M. D.; S. R. Parsons, M. D.; R. A. Vaughan, M. D.; Des S. L. et J. C. Nicholet; Wm Porter, M. D., et cien d'enfans. (Souvenez vous du nom, Coldene. Il ne pousse pas d'autres.)

LOUISIANE.

La Revue de Marksville (paroisse Avoyelles), du 3 novembre:

L'eau permet maintenant aux bateaux de passer, sans trop de difficulté, dans la Rivière Rouge. Nous espérons que la navigation ne sera plus interrompue durant la saison.

—Nous croyons avoir eu une légère gelée, lundi matin.

—Maintenant que nous avons des bateaux dans la Rivière Rouge, nous pensons que les affaires vont prendre un peu plus d'activité dans notre village.

—Le juri de police de chaque paroisse de l'Etat est invité à faire une allocation de $400, dans le but d'envoyer à l'Université de la Louisiane, à Baton Rouge, deux élèves, qui seront choisis par le juri de police. Ces élèves, après avoir achevé leurs études, seront tenus d'enseigner, gratis, dans les écoles publiques, pendant deux ans.

Le Pionnier de l'Assomption, Napoléonville, du 3 novembre:

Le bayou est stationnaire. Il y a seulement deux ou trois chalands qui passent journellement devant notre port avec des chargements complets.

—Sur l'habitation de M. Telesphore Rodrigue, [illegible] de canne ont donné [illegible] cent de sucre. Que peut-on désirer de mieux?

—Hier, vendredi, entre quatre et cinq heures de l'après-midi, un incendie a détruit chez M. Octave Barrier, en face de Pintoreville. L'ouvrier et le magasin à main ont brûlé et sont les seuls venus du dehors la résidence et d'autres bâtiments avoisinants étaient devenus la proie des flammes. Un cheval de M. Barbier, qui se trouvait dans l'écurie, a péri dans les flammes.

Le Représentant Advocate (Baton Rouge), du 6 novembre:

Un train, se composant de deux ou trois chargements de bois de construction, est arrivé ici, par le chemin de fer New Orleans et Mississippi Valley.

—En 7 jours et demi, sur l'habitation Largojier, près de notre ville, il a été fait, sur 30 arpents de plant de canne, 55 boucauts de sucre. Cette récolte vient des terrains bas qui, chose étrange, ne rendent pas autant que les couches des terrains élevés. On en conclut que l'on obtiendra deux bons boucauts par arpent.

Le People's Vindicator (Natchitoches) du 13 novembre:

L'ancienne digue de Sibley est réparée. Le travail s'est fait grâce aux contributions de toute la paroisse. Il n'y a plus qu'à la consolider. Elle rendra de grands services à toute la population.

Le *Marksville Bulletin* (paroisse Avoyelles), du 3 novembre:

L'eau a suffisamment haussé dans la Rivière Rouge pour permettre aux bateaux d'y naviguer à l'aise.

—Le pont que l'on jette, sur le bayou Gorton, près du quai Barbin, est à peu près achevé. C'est un fort beau et fort utile travail.

—Nous avons reçu, de l'habitation "Star", des échantillons de sucre blanc, le premier qui se soit fait dans notre paroisse. M. Batte, le surintendant, est enchanté du succès de sa raffinerie. Les échantillons que nous avons sous les yeux égalent en beauté tout ce que nous avons jamais vu de mieux dans la paroisse. L'habitation Star s'est beaucoup améliorée, ces derniers temps, et sa sucrerie prend hardiment rang parmi les plus importantes, les plus belles de l'Etat.

L'association sanitaire de notre ville a fait réparer, complètement, et remorquer, aux pieds des rues Robin et Toledano, le bateau destiné à recevoir les immondices.

Les autorités municipales vont-elles maintenant, veiller à ce que les charrettes transportant, régulièrement, aux endroits habituels, le contenu des boîtes et des cuisines dont la présence, sur nos trottoirs, à des heures indues, ou durant plusieurs jours, a souvent été le sujet de justes plaintes.

Pour purifier les vêtements et a toile, désinfecter les avec le "Bleu à Sulphur Bugs" Les "Pilules Toothache Drops" guérissent les maux de dents une min

Il n'est fait dans l'usine de la Cie. Pensylvania Steel, près de Harrisburg, le 27 septembre dernier, le plus grand travail en 24 heures, qui se soit jamais opéré dans les haute fourneaux.

Les ouvriers avaient été divisés en trois bandes; chacune devait travailler huit heures. La prem ère commença le mercredi, à deux heures de l'après-midi et finit à dix heures du soir. Dans cet espace de temps, il y eut 53 chandes et 954 rails ont été fondus. La seconde fut à l'oeuvre de dix heures du soir jusqu'à six heures du matin; elle fit 54 chaudes et débita 972 rails. La troisième a battu les deux premières; il y eut, dans les huit heures de travail 57 chaudes et 1026 rails fondus. Cela fait, en 24 heures, 164 chaudes et 1552 rails fondus, soit deux rails au tiers à la minute. Chacun des rails pesait 50 livres la yarde.

M. Mackey, le riche propriétaire de mines de la Californie, est un Irlandais. Il est possible que son éducation première ait été négligée, mais il travaille beaucoup, et les vastes spéculations auxquelles il se livre, ne l'empêchent pas de chercher à s'instruire. Il fréquente les artistes et les aime beaucoup.

M. Mackey est un des types les plus curieux, les plus intéressants que l'on puisse trouver parmi les *self made men* des Etats-Unis.

La vieille Eglise de la Trinité, à New-York, est un des plus anciens monuments des Etats-Unis. La première vente des bancs y a été faite dans la première partie du dix-septième siècle. L'édifice fut brûlé pendant la guerre de la révolution. Un autre s'éleva sur les débris de l'ancien, mais ne fut achevé qu'en 1785. La seconde vente de places qui s'y fit, rapporta de $100 à $1100 le banc. La propriété de la plupart de ces bancs était revenue à l'église, quand, en 1846, lors de l'achèvement de l'édifice actuel, une nouvelle administration fut installée; ceux qui possédaient encore les anciens bancs les transférèrent à la nouvelle église, et, depuis lors, on peut s'y en procurer de convenables pour la somme de $10 à $30 par an. Les ventes ont lieu le 1er mai. L'adjudication de quelques-uns s'élève jusqu'à $60 sur les 140 qui remplissent l'édifice, 41 sont libres. On n'en tire donc qu'un revenu de $1,000.

Le tour de l'Eglise de la Trinité était jadis très fréquenté; elle est aujourd'hui déserte. Seule, les pigeons et les moineaux l'habitent.

Une grande quantité de bâtisses s'entourent maintenant, mais elles n'en tiennent toujours à une respectueuse distance, et aucune d'elle n'a encore réussi à dépasser, en hauteur, ce flèche vénérable et vénérée.

Les expéditions d'oeufs, de San Francisco, le mois de septembre dernier, ont été de $1,018,000, en or. Tout ce montant est allé à l'étranger, excepté $30,060, en argent, qui avait New York pour destination.

Les recettes du trésor des Etats Unis, à San Francisco, ont été, dans le trimestre qui a fini le 30 septembre, de $9,169,000, contre $11,261,000 dans la même période de 1882, et $10,272,400 en 1881.

Horsford's Acid Phosphate

Pour les nerfs affaiblis.

Le Dr C. A. FERALD, de Boston, Mass., dit: Je m'en suis servi dans des cas de nerfs affaiblis avec d'heureux résultats, surtout dans des cas où les nerfs sont épuisés par l'effet toxique du poison.

Le Général Alcibiade De Blanc

Une mauvaise nouvelle nous arrive des Attakapas. S'il faut y croire, le général Alcibiade De Blanc aurait recherché, et une fois de plus, en maladie inspirant les craintes les plus vives à sa famille, à ses amis.

Nous publions cependant ce bruit sous toute réserve.

CONCERT A LA SALLE GRUNEWALD.—C'est aujourd'hui qu'a lieu, à la salle Grunewald, le concert vocal et instrumental au bénéfice de M. Van Hufflen.

Nous savons que ceux qui ont spontanément pris charge de cette soirée, ont placé un nombre considérable de billets. La masse du public fera le reste, nous en gardons l'espoir. Le prix de la salle, le cachet alloué à chacun des artistes qui prennent part à ce concert, tout cela constitue une lourde carte à payer. Que le chiffre de la recette réponde donc à l'attente des amis qui ont si chaleureusement accueilli le retour du chanteur, du gentilhomme; c'est notre vœu sincère.

Le concert commencera à 8 heures. Nous en avons donné le programme hier; il est goûtellement composé.

On trouvera plus loin une annonce publiée par le Comité de Réception.

GRAND OPERA HOUSE.—Ce soir première représentation, à la Nouvelle-Orléans, de *The Rocket*, avec M. John T. Raymond dans le rôle principal.

On sauvera que celui-là compte parmi les meilleurs de son répertoire. A ceux qui ne connaissent pas M. Raymond nous devons dire: Allez vite l'entendre. C'est un artiste d'ordre, d'une grande finesse, d'un naturel qui ne se dément jamais, d'un esprit charmant, sans effort. Détail peu commun sur la scène américaine, M. Raymond est d'une extrême sobriété, pousse même peut être trop loin parfois, ce qui expose au danger de la monotonie. Autre trait distinctif de ce comédien, il sait prendre du temps, comme on dit en théâtre, avec une habileté frappante; il sait écouter, chose infiniment rare à la rampe, et pendant qu'il sait ainsi son interlocuteur, pendant des silences, il a des jeux de physionomie parlante. On peut dire que M. Raymond donne le change dans *In Paradise* et fait, pendant un instant prendre pour une oeuvre de valeur cette comédie dont le mérite est bien mince.

Nous n'avons pas besoin de nous extasier à ceux qui déjà ont pu apprécier le talent de l'artiste, à coup sûr ils ne manqueront pas à ces dernières représentations.

THEATRE ST-CHARLES.—C'est ce soir que nous faisons connaissance avec les artistes qui jouent le rôle de la troupe de M. Duff. Ils paraîtront dans *Faust*. C'est là un titre magique partout et toujours. Attendons nous donc à voir une salle pleine, et croyons que Mlles Franklin Emma Juch, Sara Barton et M. Campbelle rencontreront là le succès qu'ils ont obtenu sur toutes les scènes avec la partition de Gounod.

Nous ne pouvons donner à nos lecteurs la distribution complète de l'ouvrage; elle ne nous est pas parvenue. Mais l'exécution de l'opéra comique de *Lecocq, Le Cœur et la Main*, nous donne à espérer que *Faust* trouvera de bons interprètes.

ACADÉMIE DE MUSIQUE — Pendant trois jours encore M. Sol Smith Russell tiendra les dés et jouera son rôle tant multiple de *Edgewood Folks*. Lui aussi, un artiste de mérite qu'il est, sauve du naufrage une pièce qui, sans son aide, sombrerait vite.

C'est ainsi que les acteurs sont souvent les sauveteurs des auteurs. Il est vrai que souvent aussi ceux-ci le rendent à ceux-là.

Tout est prêt pour commencer la traversée en chemin de fer du pont de Brooklyn, New-York. Les "cars" sont d'une grande beauté; ils ressemblent à ceux qui font le service sur les chemins de fer aériens. Les fenêtres sont larges, les bancs sont établis au longueur d'un bout à l'autre du véhicule, et une natte est étendue sous les pieds des voyageurs. Les plateformes sont plus larges que celles des wagons des chemins de fer aériens. Les portes sont d'une plus grande largeur encore; une dame et un modeste parent y passer en se donnant le bras. Le but est de permettre aux véhicules de se remplir et de se vider rapidement. Il n'y aura pas de trait; un seul wagon à la fois doit passer sur le pont; il contient aisément de 50 à 75 personnes et il sera mû par direction d'un seul homme, comme conducteur. Il ne s'arrêtera pas en route, excepté dans de grandes occasions. Aucune station ne sera établie au milieu du pont. Les trains opèrent à l'aide du vide, et l'arrêt peut se faire instantanément.

Tariffville, situé sur la rivière Farmington, Etat de New-York, possède une des plus intéressantes industries qu'il soit aux Etats-Unis.

La compagnie de Tariffville fait la soie floche, la passementerie, le cordonnet, le fil, l'organsin, le fil de trame d'un an, et fait d'excellentes affaires.

La fabrique est à trois étages et possède les machines les plus perfectionnées. Depuis plusieurs semaines, les ouvriers sont à l'oeuvre, jour et nuit, et ne peuvent suffire à la demande. Un des principaux produits de la maison est la trame verte, dont on se sert pour isoler les fils électriques.

On sait que la première loi américaine, contre la polygamie date de 1862. Elle n'avait été appliquée, pendant 20 ans, qu'à trois personnes. En réalité, c'était une lettre morte. La nouvelle loi du Congrès, qui prive tout polygame du droit de vote, a au contraire, frappé, cette année, deux fois de suite, 12,000 hommes et femmes;

Il ne faut pas s'attendre à ce qu'elle exerce quelqu'influence sur les vieillards; mais elle a de l'action sur les jeunes gens. Il est bien vrai que la Législature de l'Etat, élue, le 6 août, se compose entièrement de Mormons; mais aucun d'eux n'est polygame. Le Législateur doit se réunir en janvier, et son premier devoir devrait être de voter des mesures conforme à la loi qui abolit la polygamie. Le pourra-t-elle? nous l'ignorons, mais les commérages, en ce sens, appelleront l'attention du Congrès sur le fait.

Le malheur a voulu que les *gentile* se soient, en grande partie, abstenus de voter; il en est résulté que pas un d'eux n'a été élu. Il n'est pas vrai, comme on l'a déjà affirmé, que le nombre des polygames ait augmenté de puis le vote de la nouvelle loi de M. Edmunds.

C'est le contraire qui a eu lieu. Le devoir de la Législature est d'achever l'oeuvre si bien commencée.

Voici comment on arrive à faire une grande fortune: M. Vanderbilt a une propriété, rue Forsyth, New-York, de 25 pieds de large, sur 100 de profondeur, une allée de 5 pieds longe la bâtisse, qui n'a, par conséquent, que 20 pieds de large sur 100 de longueur; elle a 5 étages et est divisée en 5 sections, chacune de 20 pieds carrés.

Les appartements d'une famille consistent en une chambre principale, de 13 pieds carrés, une chambre à coucher de 5 pieds sur 10, et deux cabinets, à peine assez grands pour y établir deux berceaux d'enfants. Il n'y a qu'une fenêtre qui donne sur l'allée qui est étroite. Il n'y a qu'un hydrant en bas, pour toutes les maisons; les locataires se procurent de l'eau au moyen d'un seau pendu à une corde qu'ils font descendre, puis remonter, par leur unique fenêtre. L'allée est toujours remplie d'ordures, et aucun écoulement ne peut y avoir lieu; le prix de chacune de ces maisons est de $5 au rez-de-chaussée, de $7 aux étages; le dernier rapporte $5. Il y a dedans 24 familles. Il y a sur la façade une bavette qui ne contribue pas peu à grossir les revenus de la propriété, qui s'élèvent, bon an, mal an, à $10,500.

Voici ce qu'a coûté la fabrication du sucre, dans une des grandes habitations de la Louisiane, celle McCloud, appartenant au major Legarde, paroisse Lafourche, depuis quelques années:

1874. 4 3/7 cents; 1875, 5 9/16 c; 1876, 5 3/5 c; 1877, 9 1/5 c; 1878, 5 c; 1879, 4 1/4 c; 1880, 5 1/4 c; 1881, 6 9/8 c. Dans cette fabrication sont comprises les mélasses.

Le *Temps* termine ainsi un remarquable article sur le manque de tact de la presse anglaise à l'égard de la France:

Nous ne confondons point le gouvernement anglais avec la presse anglaise, pas même avec celle qui lui est dévouée. Il n'y a rien de commun entre les sentiments de bienveillance délaissés que M. Gladstone porte à la France, entre le prix qu'il met aux bons rapports avec elle et l'inimitié sourde dont veulent bien nous honorer le *Pall Mall Gazette*, qui pleure son compère dans un ministère Clémenceau, et le *Times*, qui ne demande pas mieux que de nous être agréable pourvu que nous nous retirions de partout, comme nous l'avons fait au Caire, au logement, et loyalement en Egypte.

Le *Times*, du reste, en cela, comme en bien des choses, est certainement le journal qui exprime le fond de la pensée des Anglais. Et cette pensée la voici. La France qui fut une admirable nation, dans laquelle l'Angleterre trouve l'alliée la plus utile, et dont elle ne saurait trop cultiver l'amitié. L'Angleterre nous tend donc la main, et en retour de cette main qu'elle nous tend, elle ne demande qu'une chose, c'est que nous organisions, comme bon nous semble, des réservoirs non forcément pour son avantage à elle. Elle veut que nous soyons une grande nation, parce qu'il lui importe de trouver en nous un contrepoids à d'autres puissances par trop prépondérantes, mais pour Dieu! que nous restions chez nous, occupés à nous tenir prêts pour le jour où la Grande Bretagne aura besoin de nous, et que jamais la pensée ne nous vienne en tête de faire usage de nos ressources pour une autre fin! La France, c'est la pensée intime de nos voisins, a été faite par la Providence pour servir de satellite à la Grande Bretagne.

Eh bien! qu'on ait ces idées, passe encore, mais les trahir, mais les exprimer tous les jours sous une forme aussi peu enveloppée, c'est ce que nous appellons en commençant un défaut de tact, et c'est ce qui s'appelle aussi aller à contre-fin.

Une compagnie vient de se fonder à New London, Connecticut, pour fabriquer des parapluies-canne patentés. Elle n'est assurée, au prix de $6000, des brevets en Angleterre, en France, en Belgique, en Allemagne, en Australie. Moyennant ce privilège, elle va commencer, en grand sa fabrication. Elle a engagé 500 ouvriers, hommes, femmes et enfants. Elle compte fournir 2000 aricles par jour.

On sait que MM. Léon Say et E. Labiche, sénateur français, sont allés à Milan expressément pour étudier les institutions de prévoyance de cette ville. Conduits par le député Lazzatti, ils ont visité la Banque agricole de Milan. Ils sont allés ensuite à Magenta voir l'importante succursale de cette Banque. Revenus à Milan, ils ont été reçus à la Banque populaire par le conseil d'administration.

Le soir, au Consulat ouvrier, durant une heure et demie, ils ont parcouru l'établissement. Dans la salle de réunion, les ouvriers ont offert un *lunch* aux deux sénateurs français et aux députés italiens Luzzatti et Maffi.

Un des ouvriers, s'avançant alors, a adressé à M. Léon Say l'allocution suivante, dont le *Figaro* a reçu le texte par dépêche:

"Dites à la France que, malgré les divisions créées à dessein, le peuple italien sent coulir dans ses veines le même sang latin que celui du peuple français; dites bien haut que la France et l'Italie doivent rester unies pour marcher toujours à l'avant-garde de progrès et de la liberté.

"Et puisque vous étudiez les institutions de prévoyance, tâchez de persuader à tous les peuples que la plus belle des institutions pour diminuer la misère et aider efficacement le travail consiste dans l'abolition graduelle des armées permanentes.

Après une salve d'applaudissements, M. Léon Say a répondu avec vivacité:

"Merci, merci pour la France de vos paroles. Nous les rapporterons fidèlement dans notre pays, et nous dirons aussi tout ce que nous avons appris de vous, ô Italiens!

"La cause du travail qui enrichit, du progrès qui féconde, de la justice, est la cause de la paix: et la paix est le vœu ardent de nous tous, hommes de travail.

Des applaudissements et des cris de: "Vive la France! Vive l'Italie!" ont accueilli ces paroles.

Les assistants émus se sont serré fraternellement la main.

MM. Léon Say et Labiche sont partis pour Lodi et Solagne. Ils reviendront lundi à Turin.

B. TREMOULET,

Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste

Vins de Bordeaux des meilleurs crus, reçus de maisons de premier ordre.

Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq, etc.

Porto de Sandeman & Co, Offley, Crump & Forrester.

Champagne de toutes marques en rouge.

Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvre, etc, etc.

Vins de Hongrie de toutes sortes.

Vin de Sauternes, Vermouth, etc. etc.

AUX PLUS BAS PRIX.

Briqueterie des Planteurs.

Briques expédiées par les bateaux de fer "Morgan, La. & Texas," et "Pacific" et par des chalands sur le fleuve. Adresser les commandes par la lettre 127 de la "Mechanics'. Desbrit & Lemarbonne's Exchange," Nouvelle-Orléans. Les commandes des compagnies par la lettre 2 poste de Gr'ges.

N. D. HARVEY, propriétaire.

8 nov—1 an—1 dc

Salle de l'Association de Bienfaisance des Bouchers de la N. O.

Assemblée Générale Trimestrielle.

Elections générales pour l'année 1883-1884.

Les officiers et les membres de cette société sont tels mis que l'Assemblée Générale Trimestrielle aura lieu JEUDI, 8 novembre 1883, à 8 coups Dryades et Poydras. Immédiatement après les affaires terminées, auront lieu les Elections Générales pour l'année 1883-1884.

P. S.—Messieurs les médecins qui désirneraient avoir charge du service médical de la société sont priés de s'adresser, pour toutes informations, à M. le président P. Estebon, au Marché Français, No 71, ou à M. le trésorier, S. Maylie, au coin des rues Poydras et Dryades.

Ordre du Président,

PAUL ESTEBEN.

G. Pérez, Secrétaire. 4 nov—4t

L'Octave de la Toussaint étant une des fêtes les célèbres l'Archiconfrérie des Morts (Cardinaux, la présidente prie les dames qui en font partie de ce rendre à la Cathédrale de Louis, à la messe qui sera dite à 7 heures, jeudi, 8 novembre. 6nov—2t

GRAND DEBALLAGE

—DE—

VETEMENTS

—DE—

CHAPEAUX

—ET—

Articles de Toilette,

A L'ANCIEN EMPLACEMENT,

215&217 Rue Décatur

Vis-à-vis le Marché Français

P.M.Godchaux & Cie

OUVRIRONT mardi, 13 courant, 14 de ce mois, avec un beau de

VETEMENTS,

DES CHAPEAUX

ET ARTICLES DE TOILETTE,

entièrement nouveaux, pour Hommes, Jeunes Gens et enfants. Marchandises des dernières genres, des dernières coupes, et au choix desquelles nous avons apporté les plus grands soins.

Nous invitons nos amis et le public en général à venir visiter notre magasin et à examiner nos Marchandises d'Automne et d'Hiver que nous vendrons aux prix les plus réduits en ville et de façon vous convaincre.

15 oct—1m—DMJ Pr

GRAND CONCERT VOCAL ET INSTRUMENTAL

—DONNÉ AU BÉNÉFICE DU—

Prof. VAN HUFFLEN

PAR UN COMITÉ DE MÉSSIEURS.

Jeudi, 8 Novembre, à 8 heures du soir.

SALLE GRUNEWALD.

—COMITÉ DE RÉCEPTION—

M. HENRI RAYON, Président.

MM. E. Pinna, MM. J. Guéringer,
G. Forstchy, L. Mandéra,
G. Lavarre, G. Pilié,
Membres de "Cercle de la Harpe Eolienne".

Le Comité se réunira à 7 heures précises.

Soir—1t

Nouvelle-Orléans, 24 octobre 1883.

Au Professeur CHARLES VAN HUFFLEN,
Nlle-Orléans

Cher Monsieur,

Désirant de vous témoigner leur haute appréciation de votre talent comme professeur de chant, et saisissant en son art; et aussi, à donner de vous souhaiter la bienvenue à votre homme de la Nouvelle-Orléans après bien des années d'absence, les soussignés, vos amis et admirateurs, vous prient de donner un jour et une salle où ils pourront vous offrir un témoignage sympathique.

Rapportez-nous-en.

Gén W. J. Behan, G H Lavillebeuvre,
Hained Sornet, Jno Agar,
Alfred Moulton, F Cirillo sr.
Col W T Vasser, E M Westcott,
Branch R King, Ar's Barbe,
A O Nicolopulo, Alfred Gilbs,
Gideon Tyrrwhitt, E F Hud